

PRODUITS BIOS,
RETOUR
À LA TERRE,
LIEN SOCIAL...
LES CITADINS
REVENDIQUENT
LEUR ENVIE
D'ESPACES
DÉDIÉS AUX
FLEURS, FRUITS
ET LÉGUMES.

Par CATHERINE BERNARD
Photos VINCENT NGUYEN
RIVYA PRESS

Elle est bonne ! On dirait qu'elle est déjà sucrée ! » Alexis, 7 ans, vient de déguster la toute première fraise du jardin et s'en régale encore. Samir, son père, ne peut retenir un sourire : « C'est une vraie fraise bio ! » Tout comme les framboises, fèves, pommes de terre, et autres salades que la famille s'active depuis plusieurs mois à semer, planter, bichonner et, bientôt, récolter. « Je viens tous les jours, parfois deux fois par jour », confie ce bientôt quadragénaire, employé dans l'hôtellerie parisienne. Depuis novembre, Samir est en effet l'un des 18 occupants des Jardins familiaux du Coteau, que la municipalité de Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne) vient d'aménager, à un petit quart d'heure à pied de son domicile. Un projet très attendu : « J'étais sur liste d'attente depuis plus de quinze ans », raconte Jean, retraité, qui, malgré ses problèmes de santé, grimpe chaque jour à bicyclette la rude côte qui l'amène à son jardin. « Venir lui fait oublier ses soucis », commente Patricia. Hôtesse d'accueil dans une clinique parisienne, la dynamique jeune femme n'a, elle, que quelques pas à faire pour assouvir son hobby et encourager ses voisins : la famille habite dans les nouveaux logements sociaux en bas desquels se trouvent les jardins. « Depuis qu'on a le jardin, je ne fais plus beaucoup le ménage », s'amuse-t-elle.



Les jardins partagés de l'Aqueduc, dans le XIV^e arrondissement, à Paris. Au centre, Françoise qui, quoi que sans jardin, a pris en charge

JARDINS URBAINS: LOPINS BÉNITS

REPORTAGE

CITOYENS. Car jardiner est devenu une passion pour bon nombre de citadins. Les villes courent sous les demandes de jardins familiaux, et des groupes de citoyens sont en quête du moindre terrain vague pour le remettre en fleurs et en culture. L'association Ecobox, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, a ainsi longtemps vécu sans « terrain fixe », transportant ses « box » de jardinage de friche à rénover en toit de parking. Irrépressible besoin de vert ? Envie de remettre les mains

dans la terre ? Désir de manger autrement ? « Tous ces facteurs contribuent à la vogue des jardins urbains. Mais ils ne constituent qu'une partie de l'explication », estime Jérôme Clément, président de la Fédération nationale des jardins familiaux. Née en 1896, celle-ci constitue un bon baromètre : alors que le nombre de jardins familiaux était passé d'environ 700 000 après-guerre à 100 000-150 000 à

la fin des années 70, il atteint désormais 200 000 à 250 000. Et la demande est loin d'être assouvie : en Ile-de-France, on compte plus de jardiniers sur liste d'attente que de jardiniers lotis. « Les nouveaux jardins familiaux ne ressemblent pas tout à fait à ceux d'autan », souligne cependant Jérôme Clément.

« PLUS FÉMININS ». Certes, la logique d'autoproduction, impliquant

des grandes parcelles en périphérie des grandes villes, n'a pas tout à fait disparu : la crise aurait même tendance à la renforcer. « Mais nous sommes aussi confrontés à une demande plus proche des coeurs urbains, avec des parcelles plus petites [en moyenne 80 m²] et plus intégrées à la ville. Les publics sont plus jeunes, plus féminins, plus mélangés socialement. Ils viennent pour mettre en pratique une philosophie de vie

- cultiver des légumes sains qui ont du goût – et pour planter des fleurs, ou pratiquer un loisir avec des amis et des voisins. »

A Vitry, la soeur de Nora, qui surveille ses rangées d'ail et d'oignons, est catégorique : « Les vrais voisins de ma soeur, ceux avec qui elle discute et boit son thé, sont ici, et non dans son immeuble. » « Personne ne connaît grand-chose au jardinage, alors nous échangeons les petits trucs et parta-



l'antenne «animation» de l'association.



Les jardins de l'Aqueduc sont un peu particuliers. Situés sur les remblais de la voie du RER B, ils sont l'un des premiers jardins partagés de Paris. Une bonne partie du terrain, aménagé depuis une décennie, est à usage commun : pelouse pour les pique-niques et fêtes, coteau de lavande, vigne, espace pédagogique, et même ruches. Chacune ayant son référent, pour assurer l'entretien régulier. Réservees aux écoles du quartier, à l'hôpital voisin, à des associations diverses, et bien sûr, aux familles adhérentes, les parcelles individuelles ne sont qu'un plus. Françoise, du reste, n'en a pas : «Ce qui m'intéresse dans le jardin, ce n'est pas le jardinage, c'est sa vie sociale», dit cette jeune retraitée. Elle a pris en charge l'antenne «animation» de l'association qui organise fêtes, expos photos, cafés philo, cinéma en plein air, ensachage de la lavande, vendanges, etc.

PETITS CARRÉS. Les vertus sociales du jardinage, depuis les échanges de bonnes pratiques ou de semis, les rencontres entre générations et milieux sociaux, ne passent pas inaperçues. Plusieurs grandes villes, tel Paris, encouragent les jardins partagés, qui sont désormais une centaine dans la capitale, et environ 700 dans l'Hexagone. Et puisque le jardinage semble favoriser le vivre-ensemble, certains tentent de faire renaitre la fibre verte des citadins, notamment dans les grands ensembles.

A Montreuil (Seine-Saint-Denis), dans la cité des Grands-Pêchers, des petits carrés jardiniers en bas des immeubles ont été mis à disposition de leurs occupants. Avec, paraît-il, un effet immédiat : l'arrêt des jets de déchets dans les lieux. Dans la cité Balzac à Vitry-sur-Seine, le toit du nouvel – et bien nommé – immeuble le Candide est équipé de deux serres de culture et de plusieurs grands bacs, prêts à recevoir plants de tomates ou de pommes de terre. «Cela doit faire du tout un lieu de rencontre», explique Rachid Lemhani, responsable de programme à l'Office public de l'habitat. Un an et demi après l'emménagement des locataires, il espère bientôt confier les clés du toit à leur amicale. «C'est un moment délicat, reconnaît-il. Cela suppose que les habitants s'approprient vraiment le jardin, et ses règles. Mais si cela marche, c'est sûr, nous en ferons d'autres!» ▶▶

geons les semis», renchérit Patricia. «Le but est la rencontre. Jardiner n'est qu'un prétexte», affirme de son côté Nicolas Hervé, président de l'association des jardins de l'Aqueduc, dans le XIV^e arrondissement de Paris. Et de fait, difficile de venir à l'Aqueduc pour espérer remplir ses conserves pour l'hiver. Isabelle Druet, cadre à temps partiel, désigne son bout de terrain : il est minuscule, pas plus de 2 à 3 m². «Pas de quoi arrêter de faire nos courses», sourit-elle. Qu'importe : venue avec ses filles et leurs copines, la petite compagnie sème et

arrose à cœur joie, entre deux parties de jeu dans le dédale du jardin. Elles en sortiront quelques fruits

«Le but est la rencontre. Jardiner n'est qu'un prétexte.»

Nicolas Hervé président de l'association des jardins de l'Aqueduc, à Paris

rouges, pommes de terre, légumes, herbes, fleurs : «Cela permet de goûter à plusieurs variétés. Et donne la satisfaction d'avoir soi-même fait pousser ses produits.» ▶▶

connaît-il. Cela suppose que les habitants s'approprient vraiment le jardin, et ses règles. Mais si cela marche, c'est sûr, nous en ferons d'autres!» ▶▶

FAMILIALE, PARTAGÉE : LA DOUBLE CULTURE

Les citadins qui n'ont pas la chance d'avoir un coin de verdure ont le choix entre deux formes de jardin. D'un côté, les jardins familiaux, héritiers des jardins ouvriers. Chacun y est locataire d'une parcelle de 80 m² en moyenne, souvent équipée d'un cabanon, voire d'un bac de compost et d'un récupérateur d'eau de pluie. On y bénéficie de formations dispensées par les associations locales et d'une assistance technique. En contrepartie, on doit consacrer les deux tiers de la surface à des cultures potagères.

Les jardins partagés répondent à une autre logique. Leur charte insiste davantage sur les objectifs sociaux que sur la production, qui peut, du reste, être uniquement paysagère. «En réalité, les frontières entre les deux formes de jardins ont tendance à s'estomper, assure Jérôme Clément, à la Fédération nationale des jardins familiaux et collectifs. Bien des jardins partagés comprennent aussi des parcelles individuelles. Les jardins familiaux, eux, laissent un espace grandissant au collectif». A Vitry-sur-Seine par exemple, les lopins sont bordés d'un large espace commun équipé de tables de pique-nique, dans lequel les jardiniers viennent d'organiser leur premier grand dîner. «Nous avons aussi prévu un accès direct pour les résidents du futur Ehpad [établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes] qui sera construit sur la parcelle voisine», explique Olivia Bestry-Durand, paysagiste chargée d'études à la mairie de Vitry. Familiaux ou partagés, les jardins sont confrontés au même problème : la pénurie d'espace dans les grandes métropoles. Comme le constate Laurence Baudet, de l'association francilienne de jardins partagés Graine de jardins : «Entre construire de nouveaux logements et garder un jardin, les arbitrages penchent souvent en faveur des bâtiments.» C.B.

DAMER DE LA TERRE CHACUN À SA MANIÈRE

Comment jardiner sur des parcelles de quelques mètres carrés ? Voire sur des toits d'immeuble ou dans des friches au sol d'origine inconnue ? Les jardiniers des villes sont contraints à l'inventivité. Dans bien des jardins familiaux, encore assez vastes, les potagers restent traditionnels : aux rangées d'oignons succèdent celles de pommes de terre. Même si une part grandissante des espaces est consacrée aux arbustes et aux fleurs : outre leur aspect ornemental, ils attirent des insectes utiles au jardinier, désormais interdit de produits phytosanitaires. Mais faute d'espace, de plus en plus de jardins sont en boîte ! Bacs en bois et big bags inspirés des sacs de chantier deviennent ainsi de plus en plus courants : sur les balcons, dans les cours ou sur les toitures d'immeuble. Où l'on trouve aussi des plants poussant dans des vieilles poussettes ou des chaussures trouées ! Pour les terrains imperméabilisés (dalles, par exemple), les friches aux sols peu nourriciers, ou, tout simplement, pour les jardiniers peu éclairs à creuser, la «lasagne» constitue aussi une solution : ici, on empile sur des cartons dépliés des couches successives de branchages, feuilles mortes, terreau puis compost. Un petit grillage assurera que le tout reste bien en place. Le rendement rapide est, paraît-il, assuré. C.B.

“ Je l'ai appris dans Ici Comme Ailleurs ”

Du lundi au vendredi à 6h20, 11h20 et 16h40 par Lucie Montchovi

Et tous les lundis avec ECOFUTUR

libération

france info
Vivons bien informés.